

II. – INFORMATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

126.32 ABRAMS (Douglas Carl).
Selling the Old-Time Religion. American Fundamentalists and Mass Culture, 1920-1940. Athènes, University of Georgia Press, 2001, 168 p. (bibliogr. index) (cf. *supra*, pp. 17-40).

126.33 AIJMER (Göran).
New Year Celebrations in Central China in Late Imperial Times. Hong Kong, The Chinese University Press, 2003. viii+180 p. (bibliogr., index).

Ce livre assez court est une anthropologie symbolique des festivités du nouvel-an dans une région du Centre de la Chine (autour du lac Dongting, provinces du Hubei et Hunan) à partir d'un corpus de textes datant du XVI^e au XIX^e siècle. L'ensemble des données du corpus retenu est présenté et analysé de façon systématique et claire, et constitue une contribution nouvelle à l'étude du cycle religieux annuel des Chinois.

Le présent recenseur est cependant étonné, à plusieurs titres, de l'approche retenue. Il est tout à fait raisonnable de limiter une telle étude à une aire culturelle spécifique de la Chine, mais, même s'il introduit quelques données comparatives dans les derniers chapitres, l'auteur n'évoque pas la spécificité de la région étudiée, ou au contraire le caractère pan-chinois des rites étudiés ; ceci est curieux, à propos d'une fête aussi essentiellement pan-chinoise que le nouvel-an. Mais surtout, il est inattendu de la part d'un anthropologue de terrain, de limiter l'analyse à des matériaux historiques alors qu'il s'agit d'un des cycles rituels du calendrier liturgique chinois les mieux conservés aujourd'hui. L'A. n'explique pas pourquoi il a choisi de traiter la question à partir de textes uniquement, même s'il explicite son choix de l'anthropologie

symbolique, selon laquelle la cohérence inhérente du système de représentation étudié (les images et symboles mis en œuvre dans les rites) est plus importante que les interprétations discursives (l'exégèse) qu'en font les acteurs. Cette position (qui laisse très sceptique l'historien, mais qui a le mérite d'être clairement formulée) le mène à interpréter des pratiques hors de leur contexte liturgique et théologique. Divers rites tout à fait institutionnalisés et bien connus des historiens sont traités comme s'il s'agissait de curiosités folkloriques.

L'approche de G.A. soulève encore un autre problème : on peut l'approuver quand il juge que le matériau choisi (les monographies locales) sont, hors les incertitudes de datation, de la bonne ethnographie. Mais ces monographies constituent de l'ethnographie hautement sélective, qui ne parle que de ce qui est, du point de vue confucianiste des « ethnographes » en question, orthodoxe, c'est-à-dire le culte des ancêtres, les rites au sein de la famille. Pas un mot ou presque du reste, des autres structures sociales (communautés de cultes locales, etc.) De fait, dans l'analyse de G.A., il n'est question que du nouvel-an comme rapport des vivants aux ancêtres et des constructions de la patrilinéarité et des alliances. En bref, une contribution intéressante, mais qui ne dit certainement pas tout sur le nouvel-an, même dans le Hunan-Hubei de la fin de la période impériale.

Vincent Goossaert.

126.34 ALLEN (Charles).
The Buddha and the Sahibs. The Men Who Discovered India's Lost Religion. Londres, John Murray, 2002, XIV+322 p. (bibliogr., index, illustr., carte, tabl.).

Depuis l'*Orientalism*, d'Edward Said, paru en 1978, il est devenu politiquement correct de